Transmettre

Sous la direction de
Patrick Chemla

Transmettre

Psychiatrie, psychanalyse, psychothérapie institutionnelle

La CRIÉE Reims

érès éditions

Cet ouvrage a été élaboré à la suite des XIVe rencontres de La CRIEE
qui se sont tenues à Reims les 16 et 17 mai 2014.
Ces rencontres se sont inscrites dans l'après-coup des Assises citoyennes
pour l'hospitalité en psychiatrie et dans le médico-social,
tenues avec succès par le Collectif des 39 en 2013.

Collectif de publication

Françoise Attiba
Yacine Amhis
Patrick Chemla
Hubert Côtez
Géraldine Delcambre
Odile Dethorey
Laure Thierion
Thérèse Zampaglione

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2016
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5128-8
Première édition © Éditions érès 2016
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préliminaire
Patrick Chemla 7

Ouverture
Les aléas de la transmission
Transmission, trahison, subversion
Émile Lumbroso 9

Paradoxes de la transmission

Transmettre l'intransmissible
Fethi Benslama 23

Pour une psychothérapie des psychoses
Entre point de fondation et urgence de transmission
Benjamin Royer 35

Antipsychiatrie et dépsychiatrisation : un héritage problématique
Olivier Apprill 45

« Il nous reste à tirer les flèches du futur »

De l'autre côté de l'ombre
Simone Molina 59

Des mots pour s'entendre
Jean-Louis Giovannoni 71

En-visager le lieu
Magali Latil 75

L'énigme des corps célestes
Alexandra de Séguin 81

Dégager la dimension politique de la psychanalyse
Jean Cooren 95

Cliniques de la transmission

Les fantasmes et la cure
Pierre Kammerer 105

À en perdre la boule
À propos des sources et des destins des pulsions de mort
Thérèse Zampaglione 113

La valeur d'une vie
Françoise Attiba 125

Le secteur médicosocial,
aire de jeux des pratiques institutionnelles ?
Pascal Crété 137

Soutenir l'hypothèse de l'inconscient en pratiques
Alain Abrieu 149

Du collectif au singulier
Histoire(s) de dire et de transmettre…
Virginie Perilhou et Sophie Mailhe pour « Les Psy-causent » 157

La rencontre de l'humain
Marie-France Negrel, Raymond Negrel 163

Dedans, dehors
Françoise Nielsen 167

« Mais qu'est-ce que je "fou" la »
Nawal Souissi 173

Clinique et tarte au citron
Amélie Barbier 181

Transmettre au centre Antonin Artaud
Faïka Medjahed 193

Habiter l'exil intime

Fabriquer le commencement
Annie Topalov 207

Conte oral et représentation de l'impensable
Anna Angelopoulos 219

Odyssée d'une transmission au pays de son effacement
Janine Altounian 227

« Aller plus vite que sa folie/
Aller plus loin que le rêve infini… »
Patrick Chemla 239

Glossaire 253

Préliminaire

Patrick Chemla

Ce volume reprend avec l'enjeu du Transmettre un des motifs fondateurs de La CRIÉE. Nous vivons en effet un moment très particulier de crise de la transmission dans tous les registres des échanges sociaux, en particulier pour la psychanalyse et les pratiques psychiatriques qui s'en réclament. La haine de la psychanalyse et de la psychothérapie institutionnelle, la haine de l'inconscient font rage et engendrent des campagnes qui affolent l'opinion par le biais de calomnies qui tournent dans Internet et dans de nombreux médias. Le récent Plan autisme en est un symptôme politique accablant. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Ce serait une des manières d'aborder les enjeux de la transmission, en particulier qu'elle ne se satisfait d'aucune évidence : des cultures, des civilisations ont pu disparaître, pour certaines sous nos yeux au profit d'une homogénéisation ; et rien ne nous dit qu'il n'en sera pas de même pour nos pratiques si nous n'avons pas le souci de les transmettre. Ce qui ne saurait s'envisager en dehors d'un processus dialectique qui suppose dessaisissement chez les uns et travail de réappropriation/réinvention chez les autres. Encore faut-il aussi qu'il n'y ait pas empêchement, voire interdiction, d'une telle transmission en contradiction flagrante avec l'entreprise de formatage actuelle où c'est la non-pensée qui se trouve prônée. Reste qu'il nous faudrait ensuite préciser « l'inestimable objet de la transmission » (Legendre),

---

Patrick CHEMLA, *psychiatre, chef de service, psychanalyste, Reims.*

le distinguer de l'enseignement d'un savoir quand bien même ce savoir nous apparaît-il précieux, indispensable et échappant au dogmatisme. Cette transmission ne saurait s'opérer sans reste, sans butée sur l'intransmissible et l'impartageable, faute de quoi elle produirait « une bande de clones » (J. Hassoun). Et tous ceux qui ont fréquenté les institutions, y compris analytiques, connaissent cette difficulté que Derrida a nommée « monolinguisme de l'Autre ». Le narcissisme des petites différences et son cortège de « petits meurtres entre amis » constitueraient l'autre versant de la même impasse. Enfin nous garderons à l'esprit le registre métapsychologique du fantôme et de la crypte (Abraham et Torok), et des conséquences à en tirer pour la clinique mais aussi pour la transmission. La censure, le caviardage et les silenciations (Moscovitz) de l'histoire trament ainsi de façon *spectrale t*oute transmission et ne sont aucunement l'apanage d'une configuration clinique : nous sommes tous plus ou moins des sujets cryptophores…

Ouverture
Les aléas de la transmission
Transmission, trahison, subversion

Émile Lumbroso

« Ce que tu as hérité de tes pères
acquiers-le pour le posséder. »
Goethe

« Choisis-toi un maître, et critique-le
dans la mesure du raisonnable. »
(Principe rabbinique)
Je rajouterai à cette maxime :
« Il n'est pas nécessaire de tuer le rabbi
pour en changer. »
Émile Lumbroso

Transmettre, ce mot sonne comme un mot d'ordre. Est-ce un impératif ? L'injonction à transmettre ne va-t-elle pas transformer le transmis en un corpus intangible ? Est-ce une exigence éthique ? Que devons-nous transmettre ? Un savoir ? Un savoir-faire ? Une expérience ? Un enseignement ? À qui sommes-nous censés transmettre ? Quelles conditions favorisent la transmission ?

Émile LUMBROSO, *psychologue, président d'EURO-PSY, Paris.*

Transmettre, enseigner, former sont-ils des termes équivalents ? À la différence d'enseigner et de former, transmettre ne dépend pas d'une décision consciente, elle est mutative. La transmission n'est pas réductible à un enseignement théorique, même si cet enseignement est nécessaire. Elle exige une perlaboration de celui à qui elle s'adresse. La transmission serait un lieu vide où celui qui transmet accepte qu'il y ait de la perte. Il s'attendra à être trahi, du moins en partie. Il fera confiance en celui à qui il transmet, pour poursuivre l'élaboration : « Alors nous pouvons affirmer que ce qui se transmet se constitue en création, au même titre que le serait l'écriture d'un récit pour celui qui en devient le dépositaire[1]. » Sans cette perlaboration, qui permet à chacun de trouver son style, nos successeurs seront atteints de psittacisme, nous serions dans la fabrique des clones. L'objet de la transmission se transformerait alors en doxa.

Dans les sociétés dites traditionnelles, la transmission passe par l'initiation. Les anciens, lors des rites d'initiation, transmettent aux plus jeunes les secrets et les valeurs, bases de leur société. La tradition n'est pas un héritage intangible, elle est vivante. Elle est une page d'écriture qui conte le geste des prédécesseurs que chacun lira, réécrira à sa manière. Ne confondons pas la tradition et le traditionalisme. Le traditionalisme, c'est le refus de l'évolution sociale. Ceux qui veulent effacer l'histoire et l'évolution des traditions au travers des siècles tentent de retrouver un temps d'origine illusoire. C'est le lit de tous les extrémismes meurtriers. Le terme transmettre, étymologiquement, signifie mettre au-delà, au-delà de l'espace, au-delà du temps, au-delà de la mort. La transmission se fait essentiellement en deçà ou au-delà de la compréhension : « La transmission est un mi-dire qui transmet un in-su ; telle serait la formule qui introduirait à ce que je nommerai, les langues de l'oubli[2]. »

Certaines expériences sont intransmissibles de manière consciente, comme la Shoah – il faut lire le petit opuscule de Aharon Appelfeld *L'héritage nu*[3]. Nous savons quel prix ont payé les descendants des survivants à ce silence. Au retour des camps, les survivants n'avaient pas les mots pour décrire l'horreur qu'ils avaient traversée, et surtout, ceux qui les accueillaient ne voulaient rien en savoir.

---

1. J. Hassoun, *Les contrebandiers de la mémoire,* Paris, La Découverte, 2002, p. 119.
2. *Ibid*.
3. A. Appelfeld, *L'héritage nu*, Paris, l'Olivier, 2006.

Il y a des transmissions qui ne nécessitent aucune intentionnalité : la transmission d'une maladie virale, la transmission de nos gènes. Toute autre transmission, qu'elle appartienne au champ de l'éducation, de l'enseignement, ou au domaine de la psy, se déroule au sein d'un transfert s'établissant dans les relations maître-élève, éducateur-éduqué, analyste-analysant.

Avant notre naissance, et tout au long de notre vie, nous sommes l'objet d'une transmission. Nos parents, en nous inscrivant dans une généalogie, nous transmettent l'histoire de nos ascendants maternels et paternels à leur *in-su* : « Il y a quelque chose d'obscur dans ce qui nous est transmis, écrit Jean-Pierre Winter, quelque chose de proche du tragique dans chacune de nos destinées [4]. »

Cette chose obscure qui voisine avec cet héritage archaïque dont nous parle Freud, Jean-Pierre Winter le situe du côté de l'angoisse : « Cette transmission de l'angoisse, cette angoisse de ceux qui nous ont précédés, paradoxalement, nous apporte la clé de l'héritage archaïque.

Car l'angoisse n'est pas sans objet, comme on le dit parfois à tort, mais l'objet de l'angoisse est indéfini, à la différence de la peur qui est toujours peur de quelque chose. Avec objet de jouissance nous sommes pour l'Autre. Cet indéfini ne peut se transmettre comme tel, aussi l'objet sans nom s'associe-t-il à un signifiant qui lui permet de revenir dans le psychisme sous l'aspect d'une angoisse vécue par le sujet comme indéterminée ou informe [5]. »

Le choix des prénoms véhicule parfois des accidents de la vie survenus dans l'histoire familiale. Louis Althusser, dans *L'avenir dure longtemps*, décrit combien il lui a été difficile de porter le prénom d'un mort : « Ce prénom, Louis, disait : lui, ce pronom de la troisième personne qui, sonnant comme l'appel d'un tiers anonyme, me dépouillait de toute personnalité propre, et faisait allusion à cet homme derrière mon dos. *Lui,* c'était *Louis*, mon oncle que ma mère aimait, pas moi. Ce prénom avait été voulu par mon père, en souvenir du frère Louis mort dans le ciel de Verdun, mais surtout par ma mère, en souvenir de ce Louis qu'elle avait aimé et ne cessa toute sa vie d'aimer [6]. »

---

4. J.-P. Winter, *Transmettre (ou pas)*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 106.
5. *Ibid*., p. 91.
6. L. Althusser, *L'avenir dure longtemps*, Paris, Stock, 2007.

« Mais transmettre est aussi un acte symbolique comme lorsque je transmets mon nom à ma descendance, c'est-à-dire quand j'inscris ceux qui viendront à ma suite dans une succession signifiante. J'aurai beau faire, ils auront beau faire, ce nom leur est propre, et dans la dispersion généalogique qu'implique la descendance, ils pourront – ne fût-ce que quelques instants – se reconnaître comme appartenant à cet ensemble dont je suis moi-même l'héritier, le représentant et le passeur[7]. »

Si l'enfant naît dans un bain de langage, c'est la mère qui lui transmettra sa langue (dite maternelle). Olivier Grignon, dans *Le corps des larmes*[8], rapporte l'impasse subjective où se trouvait le fils d'Eliezer Ben Yehouda, privé un temps de langue maternelle.

Jacques Hassoun, dans *Les contrebandiers de la mémoire*, écrit à ce propos : « La langue maternelle, paradoxalement, serait cette langue qui, quoique véhiculée par la mère, permet à l'enfant de se séparer d'elle[9]. »

Si l'enfant se sépare de la mère dans la langue maternelle, le père transmet la loi de prohibition de l'inceste. Cet interdit, l'enfant le lira dans le regard de la mère. Cette transmission de la loi ne s'effectue-t-elle pas sans une certaine part de trahison ? s'interroge Alain Didier-Weill. « Si la fonction du père réel est "d'incarner" la fonction symbolique, que requiert de lui une telle incarnation ? Dans la mesure où le père réel n'est pas un magnétophone qui restituerait la loi aussi fidèlement qu'il l'aurait entendue, quelle est la part de trahison qui se produit dans sa traduction[10] ? »

L'enfant entre alors dans la symbolisation et affronte la mort. « Y entrant, il devra renoncer à quelque chose qui était jusqu'alors sa vie, le déchiffrage du visage maternel. Jusqu'à ce moment crucial, il lui fallait sans cesse essayer de lire dans le visage de l'autre ce qu'elle lui voulait et de lui faire entendre par le sien ce que lui attendait d'elle ; rompre avec le processus, il en va de sa survie psychique. En se tournant vers autre chose, c'est la mort qu'il affronte. La mort, c'est l'être aimé en tant qu'il disparaît[11]. »

Dans la tradition rabbinique, l'enfant était séparé de sa mère à 5 ans pour intégrer le *heder ;* c'est aussi l'âge d'accueil à la maternelle

---

7. J. Hassoun, *Les contrebandiers de la mémoire*, Paris, La Découverte, 2002, p. 96.
8. O. Grignon, *Le corps des larmes,* Paris, Calmann-Lévy 2002.
9. J. Hassoun, *Les contrebandiers de la mémoire, op. cit.,* p. 49.
10. A. Didier-Weill, *Les trois temps de la loi*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 47.
11. J.-P. Winter, *Transmettre (ou pas), op. cit.*, p. 55.

en France. Les parents transmettent à leurs enfants, leur culture, leur morale, leur tradition. Cette transmission se passe à notre insu et s'effectue de surmoi à surmoi, comme le dit Freud. Ils transmettent aussi la manière d'être une fille ou un garçon dans une culture donnée. « La force symbolique, est une forme de pouvoir qui s'exerce sur les corps, directement, et comme par magie, en dehors de toute contrainte physique ; cette magie n'opère qu'en s'appuyant sur des dispositions déposées, tels des ressorts au plus profond des corps […] au fil des générations et par un immense travail préalable opérant une transformation durable des corps d'autant plus puissante qu'elle s'exerce de façon insidieuse avec un monde physique symboliquement structuré par la domination [12]. » L'inscription d'un côté ou de l'autre de la sexuation ne se suffit pas de la transmission sociale des schèmes de comportement. Elle nécessite un acte psychique qui est à l'émergence du sujet. Il n'y a de sujet qu'affecté d'un sexe.

La transmission n'est pas toujours orientée dans le sens des aînés vers les puînés. : « Ce sont toujours les parents, écrivait Nietzsche, qui se voient éduqués par les enfants, dans tous les sens du terme, même au sens le plus spirituel. Nos œuvres et nos disciples sont les premiers à donner la boussole et l'orientation à la nef de notre vie [13]. »

***

En 1970, parti de Paris avec quelques sous en poche, je tentai de rejoindre le Maroc en stop. La première étape de ce voyage était Ibiza.

Je fus pris par un camionneur espagnol qui, au bout d'une journée de voyage, m'offrit le gîte et le couvert. Pendant le trajet, Paco m'apprit qu'il était jeune marié, catholique pratiquant et qu'il avait coutume de prendre des autostoppeurs pour l'aider à se maintenir éveillé. De plus, la présence d'un étranger lui permettait de critiquer le régime franquiste sans risque.

Arrivés chez lui, il me présenta sa femme Anita et m'invita à passer au salon. Un mur de la pièce était occupé par une énorme bibliothèque. Dans la niche centrale trônait une menora en argent (un chandelier à sept branches). Dès que je la vis, je ne pus en détourner le

12. P. Bourdieu, cité par Hélène Baudoin dans l'article « Langue maternelle », *Psychiatrie*, n° 156, 2012, *« Transmettre, hasard et nécessité »*, p. 45.
13. F. Nietzsche, fragment de 1881-janvier 1882 dans *Œuvre Philosophique complètes, V,* Paris, Gallimard, 1982.

regard. Que faisait une menora chez des catholiques pratiquants ? Paco s'aperçut de mon intérêt pour le chandelier, et profitant qu'Anita était retournée à la cuisine, il m'interrogea sur ma fascination pour cet objet. Il le tenait de son père ; il avait toujours appartenu à sa famille. Son père, sur son lit de mort, lui avait fait promettre de ne jamais s'en séparer. Il ne savait pas pourquoi cet objet avait autant d'importance aux yeux de son père. Il me signala qu'il y avait quelque chose de gravé au pied du chandelier et me demanda si j'avais déjà vu un tel objet. Je sollicitai l'autorisation de l'examiner de plus près. L'inscription dont il m'avait parlé était en hébreu. Je ne reconnus qu'un seul mot, Isaac : c'est mon prénom religieux.

Sur ces entrefaites, Anita entra dans le salon et nous découvrit dans la contemplation de la menora. Nous devions avoir l'air d'enfants pris en faute. Je remis la menora à sa place et me rassis. Anita demanda à Paco de quoi il retournait. Ce dernier lui rapporta la conversation interrompue. Devant mon silence embarrassé, Anita insista secondée par Paco. Je leur fis part de mes suppositions quant à l'origine du chandelier.

Ce chandelier me semblait très vieux, datant vraisemblablement du XV^e^ siècle, il aurait été fabriqué par un dénommé Isaac, ou alors était-ce le nom de son propriétaire. C'est un objet rituel juif qui est allumé lors des fêtes de Hanoukka, commémorant l'inauguration du second temple de Jérusalem. Si le chandelier avait depuis toujours appartenu à sa famille, peut-être que lui, Paco, était un descendant de marranes ?

Paco, troublé, s'écria : « Mais, alors je suis juif, je n'ai pas la *limpieza de sangre* » Sur ces mots, Anita s'esquiva, ce qui accentua le malaise. Elle réapparut tenant dans sa main un petit étui de cuir. Elle me demanda embarrassée : « Peut-être pourras-tu me dire ce que c'est ? C'est la première fois que je le montre à quelqu'un, même Paco ignorait son existence. Je tiens cet étui de ma mère avec les instruments qu'il contient. Ma mère me les a confiés comme sa mère avant elle. Le jour de mon mariage, ma mère m'a dit : "C'est à toi maintenant de les garder. Tu les confieras à ta fille le jour de ses noces". »

J'ouvris précautionneusement l'étui de cuir. Il contenait, enveloppé dans un tissu de lin, un nécessaire de circoncision en argent. Je lui dis qu'elle aussi, elle avait reçu en héritage ces objets d'un lointain passé. Je détaillais les objets, leur expliquais à quoi ils servaient. J'ajoutais que probablement elle aussi descendait de marranes. Cette phrase

acheva de détendre Paco qui s'exclama : « Mais alors nous sommes juifs ! » Plus tard dans la nuit, il nous fit part de sa crainte qu'Anita ne le quitte puisqu'il n'avait pas la *limpieza de sangre*.

Ils me demandèrent comment je savais ces choses-là. Je leur racontais que j'étais un juif athée, descendant d'une famille juive chassée d'Espagne sous le règne d'Isabelle la Catholique. Le reste de la nuit, ils m'interrogèrent sur le judaïsme et sur l'expulsion des juifs d'Espagne. Une question resta sans réponse ce soir-là. Ils me demandèrent si je connaissais la raison pour laquelle, dans certains villages comme le leur, une frontière invisible interdisait aux habitants d'un quartier d'épouser ceux de l'autre côté, même s'ils partageaient la même église. Bien plus tard, j'appris que les catholiques de *limpieza de sangre* n'épousaient pas les *conversos*, les convertis. Cette tradition s'était maintenue à travers les siècles, ces objets se transmettaient de génération en génération dans le plus grand secret. Leur signification et leurs origines étaient refoulées. Ils passaient de main en main, comme le témoin d'une course de relais. Ils étaient en souffrance ; j'avais été le truchement par lequel, par-delà les siècles, ils ont retrouvé leur sens. C'était une transmission en jachère.

Parfois cet héritage est une coquille vide. Kafka, dans la *Lettre au père*[14], lui reproche de lui avoir transmis des rituels sans l'esprit du judaïsme et sans même y croire. La circoncision, marque dans le corps de l'appartenance à la tradition juive ou musulmane, est menacée d'interdiction. Elle serait une mutilation infligée aux petits garçons. Cette inscription ne préjuge pas du devenir religieux. Elle l'inscrit dans un continuum généalogique chargé d'histoire. Encore faut-il que cette histoire lui soit transmise.

L'enfant, une fois adulte, devient un agent social qui acquiert un métier. Aujourd'hui, par une logique procédurale, la technocratie abolit la transmission des métiers. Le novice n'apprend plus au contact des anciens les ficelles, les trucs du métier. Il doit appliquer des procédures inventées par des experts. Cette destruction de l'échelle de transmission abolit le collectif de travail, isolant l'individu face à sa tâche. « Le travail bien fait doit rester source d'échanges, il n'est pas un moule », dit Yves Clot. Sur le clavier du collectif, chacun peut jouer sa petite musique. Yves Clot n'est pas un nostalgique, ni des corporations d'antan, ni des solidarités anciennes ; la nostalgie, c'est le regret d'un

14. F. Kafka, *Lettre au père*, Paris, Folio, 1953.

passé illusoire qui n'a jamais existé. Il propose de réinventer un collectif qui s'appuierait sur un renouveau de l'idée de métier et sur sa reconceptualisation.

Dans nos société néolibérales, l'Histoire ne se transmet plus comme ce qui fonde notre vivre-ensemble. Elle est réduite à des objets de musée ou de commémoration. Pourquoi s'encombrer d'un passé alors que l'efficacité requiert la réduction de la complexité ? Dans une société soumise au fantasme d'autoengendrement, le présent doit abolir le passé et ne plus s'orienter que vers le futur.

C'est au nom de cette efficacité et de cette rentabilité qu'est détruit le secteur en psychiatrie. Il faut effacer l'histoire, se projeter dans l'avenir. Les différents rapports demandés par l'administration disent que ce découpage administratif, né dans la tête de psychiatres désaliénistes au sortir de la Seconde Guerre mondiale, est obsolète. C'est du passé, du *has been*, sans qu'on ait analysé les causes de son prétendu échec, ni les résistances qui lui ont été opposées. Et le tour est joué !

La psychiatrie est le lieu où se déroule la bataille la plus féroce pour donner corps à ce fantasme d'autoengendrement et de réduction de la complexité de l'humain.

Nous assistons à une attaque en règle de la psychanalyse et de la psychothérapie institutionnelle aussi bien dans les médias, à l'université, que dans les lieux de soins. Les recommandations de la HAS (Haute Autorité de santé) en sont le fer de lance. Cédant au lobbying de certaines associations de parents d'enfants autistes, ses recommandations interdisent le packing, déclarent la psychanalyse et la psychothérapie institutionnelle non consensuelles. Nous savons que tous les régimes autoritaires ont interdit la psychanalyse. Assistons-nous aujourd'hui à une résurgence d'une police de la pensée ? Assistons-nous à l'émergence d'une psychiatrie d'État, comme aux meilleurs jours de l'Union soviétique ?

Ce qui gêne dans la psychanalyse est qu'elle promeut la singularité du sujet. Ce dernier ne peut être noyé dans une cohorte statistique. Cette promotion du sujet par la psychanalyse résiste au traitement de l'anormal selon les critères de la normalité technologique et refuse que les individus soient réduits à des objets. « Cette régression anthropologique, écrivait Olivier Grignon, est une négation du psychisme ; c'est pourquoi elle vise à remplacer le soin par l'éducation, s'il n'y a plus de personnalité, il n'y a plus de troubles de la personnalité, il n'y a que des comportements à rectifier ou à éduquer. Alors, par exemple, le

délire est ramené à une erreur qu'on va rectifier par un apprentissage approprié. Le patient ne délire pas, il se trompe ; on va corriger cette erreur. Comme le disait Françoise Dolto, la rééducation est cautère sur jambe de bois tant qu'on n'a pas libéré psychiquement les pulsions qui pourraient l'utiliser [15]. »

Plus loin, il précise : « Confondre le délire et l'erreur est d'autant plus grave que nier la folie, c'est nier l'humanité [16]. » Si nous avons affaire à des erreurs plutôt qu'à des délires, dont la cause serait neuronale ou due à l'éducation, nous n'avons plus besoin d'écouter les patients. Nous n'avons plus besoin non plus de relire les textes des cliniciens, des théoriciens qui nous ont précédés. Ce ne sont plus que de vieux grimoires qui ne devraient intéresser que les historiens. Ce qui est prôné est ce que j'appellerai un autodafé doux. On ne brûle plus les livres. On les range dans les enfers des bibliothèques. On leur supprime toute légitimité en les réduisant à des pièces de musée.

Le DSM est l'instrument privilégié pour mener cet autodafé doux. Dès sa première édition, dans son introduction, il se proposait de créer un manuel valable en tout lieu de la Terre. Le DSM, par là même, abolit ainsi plus de cent cinquante ans d'histoire clinique. Il se prétend a-étiologique, anhistorique, a-théorique. Il propose donc une nosographie standardisée, universelle, nouvel espéranto psychiatrique qui se veut transmissible intégralement. Il n'y a pas de trou, c'est un savoir totalitaire qui se présente comme vérité objective effaçant la position de sujet tant du côté du patient que du praticien. Chaque praticien est interchangeable. Il n'y a plus de place pour la rencontre et surtout pas pour le transfert.

Ce savoir plein se pare d'un manteau de scientificité. Il est bien rassurant pour ceux qui s'engagent dans nos métiers. Si, depuis des années, la psychanalyse a perdu son aura dans les lieux de soins, la responsabilité en revient essentiellement aux psychanalystes qui ont pour la plupart déserté ce champ. « La psychanalyse a besoin de la psychiatrie, parce qu'elle ne restera la vraie psychanalyse que si elle se confronte au fait psychotique [17]. » Le champ libre a été laissé aux pratiques objectivantes, moins impliquantes qui permettent de faire l'économie de s'interroger sur la folie et surtout sur ses propres failles.

---

15. O. Grignon, « Y-a-t-il une place pour la psychanalyse », *Psychiatries*, *op. cit.*, p. 66.
16. F. Kafka, *op. cit.*, p. 67.
17. O. Grignon, *op. cit.*, p. 3.

Comme l'écrivait Ferenczi dans sa lettre à Karinthy : « Il y a deux sortes de sciences. La première recherche la vérité et s'efforce d'éveiller l'humanité somnolente ; l'autre évite autant que possible de troubler la quiétude du monde assoupi et tend même à l'endormir encore plus profondément[18]. » Or, c'est à partir de nos propres failles que nous pouvons entendre la parole folle.

La psychothérapie institutionnelle, ça n'existe pas, disait souvent Jean Oury ; elle aussi est délégitimée par la HAS. Pour qu'elle soit attaquée, il faut bien qu'elle existe, peut-être pas comme doxa, mais comme pratique. Alors comment entendre la phrase de Jean Oury ? Nous ne pouvons effacer l'origine de cette pratique, ni effacer le moment historique de son invention par François Tosquelles. Elle puise ses racines dans le POUM[19], dans la résistance. Elle est un mouvement d'institutionnalisation éphémère. Elle prend son efficace de la créativité des soignants. Elle ne cantonne pas l'effet soignant aux seuls médecins ni même aux seuls soignants. Elle s'appuie sur le potentiel de chacun, y compris des patients et de leur famille. Se défiant de tout institué, elle mise sur les forces instituantes du collectif. « C'est un mouvement, un processus, toujours à bâtir, un véritable chantier, comme la psychiatrie d'ailleurs[20]. » Que deviendraient les institutions où se pratique la psychothérapie institutionnelle, au départ à la retraite de ceux qui l'y ont implantée, si un tel processus n'était pas maintenu ?

La psychothérapie institutionnelle a un corpus de concepts propres, comme la transversalité, le collectif, les constellations, etc. Elle s'adosse aussi à la psychanalyse et à la phénoménologie. Elle promeut des praticables comme les activités à média artistique, les clubs, etc. C'est un métier à tisser où chacun tricote les fils de la psychanalyse, de l'anthropologie, du marxisme, de la philosophie ; elle est par là même rétive à toute modélisation ou formatage. Elle prend en compte l'histoire du lieu, de l'établissement ; elle nécessite une analyse des résistances tant institutionnelles qu'individuelles. Si elle produit des textes théoriques, ce sont des théorisations d'après coup qui tentent de rendre compte de l'expérience. La psychothérapie institutionnelle ne s'enseigne pas uniquement dans les livres, fussent-ils éclairants, il faut se former par l'expérience des lieux où elle est mise en pratique.

---

18. S. Ferenczi, *Psychanalyse*, Œuvres complètes 3, F. Kafka, Paris, Payot, 1974, p. 246.
19. POUM, Parti ouvrier d'unification marxiste (Espagne 1935/1980).
20. J. Oury, « Itinéraire de formation », dans *Écritures*, Paris, Le pli, 2003, p. 16.

Il ne suffit pas d'obtenir des diplômes universitaires pour savoir quel est l'espace psychique de nos patients. C'est même parfois l'inverse, les diplômes peuvent renforcer notre insensibilité foncière et rien ne garantira que nous ne commettions pas des meurtres d'âmes. Il ne convient pas à l'acte thérapeutique d'appliquer une théorie. C'est à partir de nos propres douleurs que nous pouvons inventer notre savoir-faire avec l'inconscient qui nous permettra d'entendre nos patients. Ce savoir-faire, Lacan nous invitait à l'élever au statut d'un savoir vrai. La théorisation d'après coup est nécessaire. Elle nous dégage de l'espace commun créé avec notre patient. Cette théorisation est une production de la cure elle-même. La psychothérapie institutionnelle nous conseille d'aller puiser dans notre boîte à outils, dont parlait si souvent Jean Oury, des bouts de théorie que nous bricolons.

Lacan, à la fin de sa vie consacrée à l'enseignement de la psychanalyse, concluait un congrès de son école sur le thème de la transmission en disant : « Tel que j'en arrive à le penser maintenant, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux que chaque analyste soit forcé, puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé, de réinventer la psychanalyse[21]. » Malgré cette assertion, nous pouvons remercier ceux qui, depuis Freud, ont tenté de s'atteler à cette tâche. Ils ont permis la transmission de la psychanalyse. Cette phrase de Lacan fait écho au conseil donné par Freud de suspendre son savoir pendant les séances, et à sa position éthique qu'il énonçait de la sorte : si un cas n'est pas conforme à la théorie, c'est la théorie qu'il faut modifier. Exposer sa clinique, c'est réécrire un fragment du parcours que nous avons effectué avec nos patients. Moments d'étonnement, de vacillement de notre part, moments de surprises. Écrire n'est pas justification de la théorie : « Ce qui compte, quand on tente d'élaborer une expérience, ce n'est pas tellement ce qu'on comprend que ce qu'on ne comprend pas[22]. » Lacan définissait un enseignement de la psychanalyse digne de ce nom en ces termes. « Il n'y a de véritable enseignement que celui qui arrive à éveiller une insistance chez ceux qui écoutent, ce désir de connaître qui ne peut surgir que quand ils ont pris eux-mêmes la mesure de l'ignorance comme telle – en tant qu'elle est féconde – et

21. J. Lacan, *Lettres de l'École*, n° 25, vol. II, juin 1979.
22. J. Lacan, Le Séminaire, Livre I (1953-1954), *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 87.

aussi bien du côté de celui qui enseigne [23]. » Lacan pose la question : « Savoir quelque chose, est-ce que ça n'est pas toujours quelque chose qui se produit en un éclair ? […] Le savoir, c'est ça : on vous présente des choses qui sont des signifiants, et de la façon dont on vous présente, ça ne veut rien dire. Et puis, il y a un moment où vous vous dépêtrez, tout d'un coup ça veut dire quelque chose. Et cela, depuis l'origine [24]. »

Qui n'a fait cette expérience pendant une lecture des textes théoriques, ou en écoutant un orateur ?

L'enseignement de Lacan était essentiellement oral, écrivait Jacques Hassoun : « C'était un mode de transmission tout à fait particulier, propre à fonder au mieux un mythe, au pire une mythologie si nous adoptons une position pessimiste, c'est-à-dire quelque peu teinté d'idolâtrie. L'urgence est d'établir une transcription pour lui donner un statut d'écrits. […] Enfin soumettre le texte de Lacan à la lecture impose que celui-ci soit l'objet d'un *retour à*… au même titre que le texte de Freud le fut [25]. »

Transmettre, n'est-ce pas partager la lecture de ceux qui nous ont précédés, en les contextualisant avec les plus jeunes ? N'est-ce pas les relire avec les questions qui se posent aujourd'hui à nous ? N'est-ce pas accueillir avec eux, dans les services, les jeunes soignants pour partager notre expérience et les ouvrir à cette fonction d'accueil ? N'est-ce pas les faire participer à la théorisation d'après coup d'une clinique vivante pour qu'ils se forgent une grille perceptive qui leur permettra de déchiffrer ce qui restait jusque-là informe ?

La formation ne devrait-elle pas nous rendre sensibles au fait qu'avec des patients schizophrènes nous devons « rebâtir l'espace, faire des sortes de greffes d'espace, pour que puisse émerger quelque chose de l'ordre du désir ou d'un dire [26] » ?

---

23. J. Oury, *op. cit.*
24. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVI (1968-1969), *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006.
25. J. Hassoun, « Reste la lecture », *Esquisses psychanalytiques,* n° 15, 1991.
26. J. Oury, *op. cit.*, p. 13.